

PRÉFACE

La poésie de Moëz Majed : une lueur *entremblantée*... entre ombre et lumière

Moëz Majed tisse un fil de recueil en recueil... Après avoir mis en place dans son premier recueil, *L'Ombre... La lumière*¹, les deux pôles qui bornent la *carrière* dans laquelle il allait écrire sa poésie, de *lux* à *nox* et de *nox* à *lux*², il a publié, plus récemment, un recueil plein de sérénité, *Les Rêveries d'un cerisier en fleurs*³, dont la suite aujourd'hui est *L'Ambition d'un verger*.

Les deux titres semblent dire une continuité et une progression, du *cerisier* au *verger*, de la *rêverie* à l'*ambition*. Mais, entre les deux recueils, le poète a traversé la nuit... avant de commencer à retrouver la lumière ; au seuil du recueil, Kmar est celle qui l'aide non seulement à dépasser l'abîme créé par la disparition d'un père mais à marcher vers l'inévitable abîme de sa propre disparition inscrite dans la condition humaine.

Car, en décembre 2009, disparaît Jaâfar Majed, son père, éminent poète et intellectuel du monde arabe⁴. Et *l'ombre* dans laquelle cette perte l'a plongé, Moëz Majed commence à la dépasser grâce à *la lumière* de Kmar⁵ : la nuit a sa lumière, celle de la lune, sans qu'il faille attendre le retour du soleil, le jour.

¹ MAJED, Moëz, *L'Ombre... La lumière*, éditions Arabesques, Tunis, 1997.

² La carrière du soleil, trajet effectué par le char de Phébus, apporte la lumière chaque matin et disparaît dans la nuit chaque soir.

³ MAJED, Moëz, *Les Rêveries d'un cerisier en fleurs*, éditions Contraste, Sousse, 2008.

⁴ http://fr.wikipedia.org/wiki/Jaafar_Majed

⁵ Kmar signifie « lune » en arabe.

La critique questionne de façon légitime Moëz Majed sur sa relation à celui qui n'est pas seulement son père, mais – dorénavant – *feu son père le poète Jaâfar Majed*. Il s'est déjà exprimé sur le choix qui est le sien d'écrire en français et non en arabe ; et il préfère dépasser cette fausse opposition, estimant que « *la poésie est un langage en soi et que la langue qui la véhicule n'en est que le réceptacle* »⁶.

Mais ce que l'on pourrait encore se demander, à partir d'un lieu commun sur la création poétique, c'est d'où vient la poésie de Moëz Majed. « *Nascuntur poetae* », disent les Anciens⁷. Moëz Majed a-t-il un don qu'il aurait reçu, à la naissance, voire à sa propre conception même, de son père ? Ou bien sa poésie est-elle ce travail du langage et cette fabrication que Paul Valéry fait résulter d'une attente⁸ ?

Ce ne sera pour nous – et, je suppose, pour lui – ni l'un ni l'autre. L'idée d'une hérédité poétique biologique est inepte et Moëz Majed ne parle jamais de son œuvre poétique en termes de travail valéryen. À plusieurs reprises déjà, il s'est confié sur ce que l'on appellera sa paratopie⁹ de poète. Certes Moëz Majed est un introspectif, comme tout un chacun à des degrés divers : il doute, il s'interroge, il remet en question et il se remet en cause. Certes la poésie de Moëz Majed a ses thèmes récurrents et sa continuité secrète : l'amour pour des êtres

⁶ Cette citation – tout comme les suivantes – provient d'une interview accordée par Moëz MAJED à Aymen HACEN pour les pages « Lettres et Pensée », supplément du quotidien tunisien *La Presse* (mercredi 21 avril 2010).

⁷ « On naît poète ». Formule attribuée à Cicéron et relayée par Horace, Quintilien, etc.

⁸ VALÉRY, Paul, *Charmes*, « Les pas », 1922.

⁹ MAINGUENEAU, Dominique, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004 ; <http://pagesperso-orange.fr/dominique.maingueneau/overview.html>

et des lieux, l'angoisse de l'homme et du poète. Certes sa bibliothèque – ainsi que celle de son père – et ses propres références, étymologiquement « ce vers quoi il se tourne » au quotidien, constituent le terreau de l'écriture dans laquelle comparait pour rêver *le cerisier en fleurs* et croît à présent *l'ambition d'un verger* : d'un côté Jean-Jacques Rousseau¹⁰ et Saigyô Hôshi¹¹, lus à des époques différentes mais facteurs de sédimentation poétique, de l'autre Majd et Kmar mais aussi Kairouan et Kelibia réunies par et dans une même lumière blanche.

Cependant Moëz Majed n'a pas de rituel d'écriture, il ne se met pas au travail... Le jour comme la nuit, une minute prise à ses activités de chef d'entreprise, à son loisir ou à son sommeil suffit pour que le vers jaillisse. Il affirme ainsi : « *D'une façon générale, j'écris dans l'urgence. Un jaillissement imprévu et impérieux. J'écris d'un trait* ». Il concède qu'il passe plusieurs jours à « *retravailler son poème* », mais cela n'a rien à voir avec l'attente de l'inspiration et la gestation du texte décrites par Paul Valéry. L'inspiration peut venir à tout instant, le travail en fait ensuite le poème... et la pierre devient gemme ; mais ne l'était-elle pas déjà sans qu'il le sache et sans qu'elle le sache ?

Comment mieux cerner la famille poétique dans laquelle Moëz Majed inscrit sa poésie si ce n'est en évoquant Jean Cocteau et Philippe Jaccottet ? Famille d'une poésie qui fuit la grandiloquence, les débordements métaphysiques, la cérébralité, l'appartenance ou la relation à un quelconque mot en *-isme*, la prétention autotélique, hermétique ou absconse..., et qui choisit de faire entrer le lecteur dans sa *familia-rité*, en allant « *du plus visible (...) vers le moins en moins visible, qui est aussi le plus*

¹⁰ ROUSSEAU, *Les Rêveries du promeneur solitaire*.

¹¹ SAIGYÔ HOSHI, *Vers le Vide ; Poèmes de ma hutte de montagne ; La légende de Saigyô*, recueils traduits en français, Columbia University Press.

révélateur et le plus vrai »¹². Nous ne reviendrons pas sur la relation que la poésie de Moëz Majed peut avoir avec le genre poétique japonais du *haïku* ; il l'a dit, et c'est juste : il aime « *l'art de condenser une puissance poétique considérable en une extrême économie verbale* », façon inégalable d'écrire « *la fugitivité de la vie et de la beauté* ». Ali Louati, poète et critique tunisien, a de même établi un rapprochement entre la poésie de Moëz Majed et la définition que donne Saint-John Perse de la figure du poète : il est « *celui-là qui rompt pour nous l'accoutumance* »¹³.

Jean Cocteau définit ainsi le rôle de la poésie : « *Elle dévoile dans toute la force du terme. Elle montre nues, sous une lumière qui secoue la torpeur, les choses surprenantes qui nous environnent et que nos sens enregistraient machinalement. (...) Mettez un lieu commun en place. Nettoyez-le, frottez-le, éclairez-le de telle sorte qu'il frappe avec sa jeunesse et avec la même fraîcheur, le même jet qu'il avait à sa source. Vous ferez œuvre de poète* »¹⁴. Et l'on pense alors aux « *Soirs de Paris ivres du gin* » dans « *La Chanson du Mal-aimé* » de Guillaume Apollinaire¹⁵, lorsque le poète « *...erre à travers [s]on beau Paris / sans avoir le cœur d'y mourir* » : tout y est matière à poésie, les orgues de Barbarie, les fleurs aux balcons, les tramways et les siphons dans les cafés.

C'est de cette manière que Moëz Majed promène son regard poétique sur le monde et sur les êtres, non pour créer des images de toutes pièces mais pour redonner au réel l'éclat qu'il possède, entre le Fort de Kélibia et Kairouan, avec des arrêts rue Bonaparte à Paris ou dans la cour des miracles de la place Jamâa el-Fna à Marrakech,

¹² JACCOTTET, Philippe, *Poésie 1946-1967*, Paris, Gallimard, 1971.

¹³ SAINT-JOHN PERSE, « Discours pour le Banquet de réception du Prix Nobel de littérature », 1960.

¹⁴ COCTEAU, Jean, *Le Secret professionnel*, Paris, Stock, 1922.

¹⁵ APOLLINAIRE, Guillaume, *Alcools*, Paris, Mercure de France, 1913.

entre l'été à Kélibia du poème liminaire et avril dans « Songes », de part et d'autre d'« Avènement de la douleur », poème dédié à son père et dont le dernier vers se termine par l'expression qui donne son titre au recueil. Moëz Majed sait redonner son éclat à un regard capable de rire ; il sait dire ce qu'est un chemin d'été, montrer un vieux paysan au marché, traduire le vertige causé par l'odeur du narguilé ou donner à voir les mains du fumeur de cigare ; il sait concrétiser « Octobre » à travers un kaléidoscope constitué d'éléments de la nature ainsi que des sensations ou sentiments qu'ils font naître ; il sait surtout dire l'être féminin et l'amour dans « Eurydice » ; et la vie, un jour de décembre, l'a condamné à dire la mort.

Entre Jean Cocteau et Philippe Jaccottet peut-on rêver meilleur lien que le père de la poésie moderne, Charles Baudelaire – dont Moëz Majed retrouve d'ailleurs « *le langoureux vertige* » d'« Harmonie du soir » dans « Couleurs d'été » (IV et V) ? Son poème des *Fleurs du Mal* « À une passante » éclaire la beauté qu'une femme va trouver, tombée sous le regard d'un poète ; c'est le poème par excellence de la fugacité et de l'instant plein, qui conduit certains à penser qu'on touche là, dans l'éphémère du passage, « *l'essence même de la poésie* »¹⁶. Qu'on y ajoute une écriture japonisante et qu'on ramène le sonnet, forme qui déjà épure son objet, à un *haïku*, et l'on obtiendra ceci :

« *La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Une femme passa.
Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?* ».

¹⁶ LEUWERS, Daniel, *Introduction à la Poésie moderne et contemporaine*, Paris, Dunod, 1990.

C'est tout l'art de Philippe Jaccottet d'arriver à une telle saisie du monde par l'émotion poétique ! Un élément quotidien, banal, ténu, sans intérêt apparent, fait surgir l'interrogation que la mort pose sur le sens de la vie : « *Il faut absolument dire les choses, seulement les situer, seulement les laisser paraître* »¹⁷. La poésie, telle que la conçoit Philippe Jaccottet, cherche la transparence et se veut seuil entre l'obscurité et la lumière¹⁸ ! Or, c'est essentiellement – c'est-à-dire de façon essentielle – chez ce poète que l'on peut rencontrer une démarche poétique qui permet de comprendre celle de Moëz Majed, elle aussi inscrite dès le premier recueil entre *l'ombre et la lumière*. Moëz Majed ne le savait pas, mais Philippe Jaccottet a écrit un recueil intitulé *À travers un verger*¹⁹ qui évoque une promenade à travers un verger d'amandiers à Majorque ! Coïncidence qui permettra peut-être un jour à un chercheur de se pencher sur l'intertextualité « Majed / Jaccottet » à partir de leurs *vergers* respectifs. Pensons également à *Cahier de verdure*²⁰ où le *cerisier* a sa place !

Il y a chez Moëz Majed le même goût pour les atmosphères pudiques, intimistes, le même rejet des descriptions scrupuleuses et fastidieuses, la même impression de confiance partagée avec le lecteur, le même sens de l'humilité et de l'attente, la même noblesse qui naît de la simplicité, la même conscience de l'éphémère, la même phrase qui sonne juste, la même rêverie où se croisent des mots, des arbres, des êtres, la mort, l'amour. Moëz Majed pourrait dire comme Philippe Jaccottet : « *Je constate que je ne suis capable d'écrire que sur du concret et sur du vécu* »²¹, mais il est animé

¹⁷ JACCOTTET, Philippe, *Paysages avec figures absentes*, Paris, Gallimard, 1970.

¹⁸ PARÉ, François, « Simplicité et ascèse chez Philippe Jaccottet », *Études françaises*, vol. 33, n°2, 1997.

¹⁹ JACCOTTET, Philippe, *À travers un verger*, Paris, Gallimard, 2000.

²⁰ JACCOTTET, *Cahier de Verdure*, Paris, Gallimard, 2003.

²¹ <http://www.culturactif.ch/entretiens/jaccottet.htm>. Entretien accordé par Philippe JACCOTTET à Mathilde VISCHER, Grignan, 27 septembre 2000.

d'un optimisme que n'a pas Philippe Jaccottet lorsqu'il écrit : « *Il fut un temps où de simples mots auraient suffi à dire cela. Ces mots nous en disposons encore, mais ils n'ont plus ce pouvoir* »²². Moëz Majed, lui, croit encore en leur pouvoir !

Le « je » poétique de *L'Ambition d'un verger* ne donne pas de leçon, il invite à se pencher sur soi, à se percevoir et à se découvrir ; mais il y a une sagesse dans ce recueil où rôdent la folie et la mort comme dans « Trajectoire », « Éloges de l'enfer » et « Une lueur gît au fond de ma mémoire », trois poèmes qui développent des images sombres ; cette sagesse, on la trouve en particulier dans les *pensées à soi-même*²³ de « Bonheurs lucides » et de « Chemins », ou à travers cette injonction : « *Ne point céder à la métrique du désir ! / Ne point s'aventurer sur une mer sans rivages !* », car « *C'est en nous que la vie prend sa mesure* » et « *La paresse est la vertu des âmes sereines* ». En effet, ainsi que l'affirmait Baudelaire : « *Il s'agit (...) de tirer l'éternel du transitoire. (...) La modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable* »²⁴. D'ailleurs Moëz Majed n'abuse pas de « je », ne mettant pas sa voix en avant et disant un peu à la manière de Philippe Jaccottet : « *L'effacement soit ma façon de resplendir* »²⁵.

Et il y a surtout, dans *L'Ambition d'un verger*, cette foi dans une petite fille capable d'illuminer le monde. Est-il concevable de « *Vivre en un jour ce qui pourrait être une vie / Et vivre toute une vie dans un poème inachevé* » ?

²² JACCOTTET, Philippe, *À travers un verger*, Gallimard, Paris, 2000.

²³ Dans l'esprit de MARC AURÈLE dont l'œuvre est traduite ainsi : *Pensées pour moi-même* (Flammarion, GF, 1984) ou *Pensées à moi-même* (éd. Mille et une nuits, 2005) ou encore, *À soi-même, Pensées* (Rivages Poche, 2003).

²⁴ BAUDELAIRE, Charles, « Le Peintre de la vie moderne », in *Le Figaro*, novembre et décembre 1863.

²⁵ JACCOTTET, Philippe, *Poésie 1946-1967*, « Que la fin nous illumine », Paris, Gallimard, 1971.

Quand dire, c'est faire²⁶... La parole poétique a peut-être cette force pour celui qui en détient *le secret professionnel* jusqu'à créer le mot « *entremblantée* ». « *Cruelle est la destinée des mots !* » dit le poème-clef de voûte du recueil, mais les mots du poète ne sont-ils pas cet *anti-destin*²⁷ qui annule la cruauté et n'est-ce pas ainsi que l'on peut « *voir ce qui ne peut être vu* » ?

Aussi est-ce un enseignement de présence et de lucidité que distille Moëz Majed, une émotion qu'il donne-généreusement-à-partager-tout-simplement, sans revendication ni incantation ni esquisse de justification, dans un lyrisme qui sonne vrai et qui dit juste, à la fois « *de la raison et de la réson (...), du raisonnement et du résonnement* »²⁸, qui se donne comme transparent, véritable poétique de l'instant, de la transparence et de la résonance. Sa démarche poétique est résolument du côté de l'expérience immédiate – problématique et inquiète – d'une relation au monde.

André Gide disait : « *La prose, c'est quand on sait d'abord ce qu'on va dire ; les vers, c'est quand on ne le sait qu'après* »²⁹. Moëz Majed apprend, de recueil en recueil ; un jour il finira par savoir. Plus il laissera *l'ombre* derrière lui, plus son être deviendra transparent à *la lumière*, et plus lui seront imparties de vérités³⁰ ; Kmar et la poésie l'y aident avec Majd, entre Kélibia et Kairouan. *L'amour la poésie*³¹ !

²⁶ AUSTIN, John Langshaw, *How to do things with words*, Oxford, 1962 ; trad. française, Paris, Seuil, 1970.

²⁷ MALRAUX, André, *Les Voix du silence*, Paris, Gallimard, 1951.

²⁸ PONGE, Francis, *Pour un Malherbe*, Paris, Gallimard, 1965.

²⁹ GIDE, André, LOUÏS, Pierre, VALÉRY, Paul, *Correspondance à trois voix*, Paris, Gallimard, 2004.

³⁰ JACCOTTET, Philippe, *La Promenade sous les arbres*, « La vision et la vue », Neuchâtel, Bibliothèque des arts, 1980. Le poète cite en épigraphe ces lignes d'A.E., George William RUSSELL, extraites de *Le Flambeau de la vision* : « *Plus notre être devient transparent à la lumière, plus lui sont imparties de vérités* ».

³¹ ÉLUARD, Paul, *L'Amour la poésie*, Paris, Gallimard, 1929.

Ses poèmes sont des « eugénies », étymologiquement « des naissances heureuses » et – selon le propre commentaire de Francis Ponge – « une chose venue presque complètement dans le moment »³². Ainsi sa poésie ressemble-t-elle à « la vie future à l'intérieur de l'homme requalifié » dont parle René Char dans *Fureur et Mystère*³³.

Patrick VOISIN³⁴

³² PONGE, Francis, *Le Grand Recueil, II : Méthodes*, Paris, Gallimard, 1961.

³³ CHAR, René, *Fureur et mystère*, « Le Poème pulvérisé », Paris, Gallimard, 1948.

³⁴ Patrick VOISIN, agrégé de grammaire, est professeur de chaire supérieure dans les classes préparatoires aux Écoles Normales Supérieures Ulm Paris et LSH Lyon ; il enseigne la littérature française de même que les langues et littératures de l'antiquité. Il est l'auteur, entre autres publications, de *Il faut reconstruire Carthage. Méditerranée plurielle et langues anciennes*, Paris, L'Harmattan, 2007.